

## Le dernier voyage

par Jean Désy

**J'**ATTENDS. J'attends dans une aérogare minuscule, mais toute neuve. Quel palier de gouvernement a donc contribué à payer la facture ? Kangiqsualujjuaq possède un bel aéroport accueillant une ou deux fois par jour, sauf le samedi et le dimanche, les avions qui le relient au reste du monde.

Je me suis trouvé un coin, en retrait de la petite foule patiente, derrière les placoteux, les palabreux et les silencieux, tous en attente du Twin Otter. Maggie, l'agent d'Air Inuit, transporte une grosse boîte. Elle est forte, Maggie. Elle vit seule avec ses trois enfants ; sa mère les garde quand elle travaille. Elle tricote bien. Avant-hier, je lui ai acheté un petit nasaq<sup>1</sup> de bébé pour le fils de mon amie Annie, qui vit dans le Sud, grande voyageuse et professeure de français dans une Gaspésie qui, parfois, me fait penser au Grand Nord. Annie n'est jamais venue au Nunavik. Si, un jour, elle y met les pieds, elle sera éblouie. Je la connais assez pour l'affirmer. Les explorateurs tombent souvent en arrêt lorsqu'ils découvrent le Grand Nord, et particulièrement Kangiqsualujjuaq, au confluent d'incommensurables richesses, celles de la mer et des fleuves d'eaux douces, celles des mélèzes tordus et des épinettes noires centenaires, celles d'une toundra modelée de collines, de ravins, de plateaux et de montagnes titaniques. Le Nord est éblouissement ; voilà ce que j'ai ressenti, il y a dix ans, lors de mon arrivée ici.

Mais je m'en vais. J'attends que l'avion se pose. Je ne reviendrai plus. Maggie procède à l'émission des billets de M<sup>me</sup> Annanack, ma dernière patiente, et de son escorte. Alors que je faisais mes bagages, François m'a téléphoné à l'appartement en s'excusant de me déranger. M<sup>me</sup> Annanack était beaucoup plus essoufflée que d'habitude. L'infirmier savait bien qu'on devrait l'hospitaliser à Kuujjuaq. Il me demandait de confirmer son diagnostic. La patiente n'arrivait plus à se rendre aux toilettes toute seule. Elle toussait depuis quatre jours, surtout la nuit, crachait des flegmes d'un jaune verdâtre. Il faut savoir rester stoïque quand une

vieille dame tient à vous montrer le gros crachat gluant qu'elle vient d'éjecter et qui poisse encore son papier-mouchoir. Doyenne du village, M<sup>me</sup> Annanack en sera à sa sixième hospitalisation depuis dix mois. Toujours cette satanée bronchite qui dégénère au passage du moindre virus, lorsque les courants d'air de sa maison deviennent trop nombreux. Cette maison est d'ailleurs trop petite. Ils sont douze à en occuper les cinq pièces, des bambins, des poupons braillards, mais aussi sept fumeurs. M<sup>me</sup> Annanack aurait besoin d'un lieu sans fumée. Elle a pourtant l'œil toujours aussi malicieux. Comme était l'œil de ma mère. En croisant les vieilles Inuites, je pense souvent à ma mère, morte sans avoir suffisamment vécu sa vie nomade. Mais M<sup>me</sup> Annanack ne mourra pas. Pas maintenant, en tout cas. Elle a trop de ressources. Sa couenne est extrêmement solide. Et elle est si facile à soigner, M<sup>me</sup> Annanack, comme la plupart des vieillards du Grand Nord. Toujours confiante. Ils savent ce qu'ils veulent, mais ne leur demandez pas s'ils acceptent qu'on les hospitalise. Ils vous répondent : « C'est vous, le docteur ! » Un peu d'oxygène, des antibiotiques, un peu de cortisone, une série de traitements au Ventolin®, quelques diurétiques pour soutenir le cœur défaillant : M<sup>me</sup> Annanack ira mieux. Respire, vieux cœur, respire ! Le cœur de ma mère, ridée comme une vieille Montagnaise, avait cessé de battre après sept jours sans eau, sans alimentation intraveineuse, sans rien d'autre que l'attente de la mort après un terrible accident vasculaire cérébral. Sept jours de silencieuse agonie. Mais M<sup>me</sup> Annanack ressortira de l'hôpital dans une semaine, réintégrera sa maison, sa vie, ses souvenirs. Et quels souvenirs ! Sa jeunesse date du temps où les Inuits parcouraient librement, à pied ou en traîneau à chiens, des milliers de kilomètres carrés pour se nourrir, mais parfois au prix de terribles épreuves ! À l'âge de douze ans, Suzie Annanack avait été la seule enfant à survivre à une famine qui frappa tout l'Ungava. Quand le « grand frère blanc fédéral » proposa que les nomades se rassemblent dans des lieux déterminés afin de pouvoir profiter des approvisionnements

101

*Le Dr Jean Désy, omnipraticien, exerce au Nunavik et dans le pays cri.*

1. Tuque inuite

de façon plus régulière, les Inuits choisirent de se sédentariser, ce qui les préserva de certains cauchemars. Aujourd'hui, pourtant, cette sédentarisation commence à les tuer de nouveau, surtout les plus jeunes. Un jour que je lui rendais visite, M<sup>me</sup> Annanack me dit : « Il faut qu'ils retournent dans la toundra. » Elle pensait à ses petits-enfants, à deux de ses petits-fils qui s'étaient pendus trois mois plus tôt, à quelques jours d'intervalle, le premier après une peine d'amour, le second à cause du suicide de son frère. « Ils vont souffrir dans la toundra », avais-je rétorqué. « Ils vont souffrir beaucoup moins, avait-elle dit. Et quand ils auront faim, ils reviendront. Il y a de la nourriture dans les villages, maintenant. Il faut apprendre à avoir faim. » M<sup>me</sup> Annanack refusait qu'on procède à toute forme de manœuvres qui l'obligeraient à un transfert vers le Sud, si jamais sa défaillance respiratoire devenait irréversible. Si facile à soigner...

Mais je m'en vais. Tout le monde le sait. Tous ces gens que je connais pour les avoir pansés, écoutés, cousus, examinés, plâtrés, médicamentés, ils le savent. J'ai de la peine. Ils n'en rajoutent pas. Je leur en suis reconnaissant. Huit cents personnes à Kangiqsualujjuaq. J'ai vu naître quasiment le quart de la population. Il y a maintenant des gamins à profusion dans ce Nord de soleil frileux. Sacrés bozos ! Mais je m'en vais. Mon dernier voyage. Un autre médecin prendra ma place, qui profitera des talents de François, de Julie, d'Hélène. Dix fois par année pendant dix jours et depuis dix ans, je suis venu ici : mille jours ! L'équivalent de toute une vie pour certains patients, comme pour le petit Adamie, mort il y a un an. Il avait le corps couvert de pétéchie à son arrivée au dispensaire, dans les bras de son père. Il respirait à peine. On le sent quand la mort a planté ses crocs dans un corps. Les antibiotiques les plus puissants n'ont rien changé au cours de l'infection du petit. Pourquoi lui, ce fils unique qui n'avait jamais été malade ? Pourquoi un enfant décède-t-il encore de méningite bactérienne au XXI<sup>e</sup> siècle, un peu comme les gamins mouraient de simple pneumonie en 1950 ? Markusi tenait à l'accompagner dans l'avion nolisé, à faire le voyage avec lui jusqu'à l'hôpital. Son fils a cessé de respirer en plein vol. Procéder à une intubation dans un Twin turbulent n'est jamais chose facile. Le cœur a flanché alors que l'avion se posait à Kuujuaq. Markusi a pleuré, tout doucement, la tête posée sur la poitrine d'Adamie, comme s'il essayait d'écouter les remuements de l'âme toujours présente dans

ce cœur qui avait cessé de battre. Le père pleurait, mais sans adresser de reproches à qui que ce soit. J'ai aimé ce père digne.

Je pars, pourtant. Le cœur en miettes. Le siège de plastique dur sur lequel je tente de rester en place me donne mal au dos. J'abandonne les miens, mon village, mes gens, mes amis, mes patients, mes confidents, mes fatigans. Reviendrai-je un jour ici, comme simple passant, en tant que canoteur, après avoir descendu le fleuve George à partir de Schefferville ? Je rêve depuis si longtemps de courir le pays en aventurier plutôt qu'en soignant, sans autre responsabilité que celle de sauver ma seule peau. Reverrai-je les bourgeons des saules sur le point d'éclater le long des berges du grand fleuve ? Dans les taillis de bouleaux nains, verrai-je jamais s'envoler par centaines d'autres aqiggivik<sup>2</sup>, plumes d'argent et coups de fusil, têtes sacrifiées pour notre plus grand bien, dévoreurs de viande et de gibier frais, Inuits et Qallunaat<sup>3</sup>, tous pareils quand nous festoyons à la brunante, devant un feu de camp, près de la cabane de Tamusi accrochée aux rochers d'une baie protégée par les dieux, pas très loin des chutes Hélène, au centre du pays des rêves que je faisais, adolescent, alors que vie et rêverie s'entremêlaient si souvent pour ne former qu'un immense espoir.

Mais je pars. Trois enfants m'attendent à Kuujuaq. Il faut apparemment qu'ils fréquentent ce qu'on appelle « de bonnes écoles ». Il est vrai que s'ils veulent être capables de tirer leur épingle du jeu dans un monde qui n'est pas seulement autochtone, dans un Sud éminemment compétitif... Voilà l'une des raisons que nous avons trouvée, leur mère et moi. Mais mon cœur, cette chose qui va m'implorer au centre du coffre, qu'est-ce que j'en fais ? Qu'est-ce que je fais de ce petit pendentif en forme d'ulu<sup>4</sup> que m'a offert Lizzy Quara, pour me signifier que je ne devais pas oublier ma tusaaji<sup>5</sup>, mon interprète bien-aimée, celle qui m'a permis de m'exprimer quand je ne connaissais pas assez bien la langue de mes patients, l'inuktitut de beauté, de grands espaces et d'animaux sauvages ? Me remercier de quoi et pourquoi, chère Lizzy Quara ? C'est plutôt moi qui aurais dû t'offrir un cadeau, des fleurs fraîches, par exemple, que j'aurais fait venir de Montréal. Il y a, oui, des amoureux qui paient maintenant des prix fous pour de petits

2. Lagopède des saules (*Lagopus lagopus*)

3. Étrangers

4. Couteau inuit

5. Interprète



bouquets de lys envoyés par avion. J'aurais pu t'aimer comme un amoureux, Lizzy Quara. Mais tu as été la plus rapide, comme d'habitude. Je le sens, ton ulu, collé à ma paume, créé par Davidee, ton grand-père sculpteur. Les scènes que cet homme-là façonne dans des bois de caribou me semblent plus vraies que les plus vraies chasses vécues au Nunavik depuis cent mille ans. Comme si votre passé continuait d'alimenter votre avenir... Je me l'attacherai autour du cou, ton ulu, je le caresserai à tout moment, dès mon retour dans le Sud, dans ce pays où j'ai déjà vécu, où j'ai tout de même étudié la médecine. Il a pourtant cessé d'être le mien, ce pays, c'est ce que je ressens en ce moment. Je l'ai quittée avec une telle facilité, cette zone de béton, d'autoroutes et de grands bruits ! La civilisation sudiste n'a peut-être comme qualité que d'autoriser la survie de quelques peintres et de musées d'art, de quelques musiciens et de grands orchestres, de quelques poètes et autres amants de la littérature, artisans de la pensée. Pour le reste, elle renvoie dorénavant une si forte impression d'hystérie collective, une si profonde agitation suicidaire... Je verrai bien jusqu'à quel point le Grand Marché est en train de gruger toutes, toutes les ressources de la planète.

Je choisis un nouvel exil, quittant le village de mes éblouissements. Se remet-on jamais des bouleversements les plus initiatiques de l'âme ? Il me semble ne pas retourner chez moi, même si mon père habite au Sud. Pourquoi partir ? Pourquoi ne pas m'attacher à Kangiqsualujjuaq pour une autre décennie ? Cette raison liée aux enfants suffit-elle ? Je me dois d'être franc. Est-ce que je ne pars pas à cause de la charge de travail qui n'a fait que croître d'année en année ? Lors de ma première visite, il y avait à peine quatre cents personnes ici. Je suis fatigué. Certains cas de suicides, bien des histoires de violence conjugale m'ont fait courber l'échine. Un peu comme un gérant de caisse populaire, un médecin doit savoir s'en aller, surtout quand il a fini par connaître tout le monde. Mais est-ce si vrai en médecine, là où l'art importe autant que la science, là où les êtres ne sont pas des chiffres ? Pourtant, quand la vie et les maux et les misères et les bonheurs de toute une communauté deviennent trop connus, quel poids à supporter !

Je vais pleurer. Ce serait bizarre d'éclater en sanglots devant toutes ces femmes, ces chasseurs, ces gamins, ces elders, ces adolescents, devant Jobie qui vient d'entrer, tout chancelant, Jobie déjà soûlé à dix heures du matin, soûlé et gélé. Combien de fois l'a-t-on reçu au dispensaire après

des bagarres, alors qu'il continuait à lutter contre les policiers, le visage tuméfié, le nez écrabouillé, un bras cassé, les doigts arrachés. Il y a quelques années, il était arrivé avec un poignard planté dans le dos. Il vomissait, maudissait le ciel, celui du Nord et du Sud, hurlait qu'il allait tuer le *boot-legger* qui l'avait frappé, crachait sur tout, le personnel, les soignants, Inuits et Qallunaat, tout le monde dans le même panier de crabes sadiques. Nuits d'enfers passées à le calmer, très souvent à grand renfort d'Haldol<sup>MD</sup>. Lors de l'épisode du coup de poignard, on avait dû placer d'urgence un drain thoracique, l'évacuer vers Kuujjuaq, puis vers Montréal, pour qu'il soit opéré, pour qu'on arrête l'hémorragie interne. Jobie, 24 ans, porteur d'un visage de cinquagénaire, totalement édenté, le cartilage de l'oreille droite mutilé par une ancienne morsure humaine. L'automne dernier, c'est toutefois lui qui m'avait porté secours. J'étais enlisé avec mon VTT dans les sables mouvants du fleuve George. Impossible de me libérer seul. J'avais charroyé de grosses pierres pendant des heures, pour les mettre sous les roues, histoire d'empêcher l'engloutissement. Mais en vain ! La marée montait. J'allais tout perdre. Les marées, dans l'embouchure du fleuve George, sont parmi les plus puissantes du monde, comparables à celles de la baie de Fundy, des monstres si l'on n'y prend garde. Jobie passait par là. Il chassait l'outarde. Trois nirliq<sup>6</sup> dans sa besace. Il a tout laissé tomber, son fusil, le gibier. Seulement un « Ai<sup>7</sup> » courtois en me voyant. Nous avons couru, couverts de boue, dans l'eau qui nous arrivait jusqu'aux genoux. Le VTT a été récupéré *in extremis*, nettoyé et remis en marche. Sacré Jobie ! Parfait gentleman de la toundra. Une force de la nature. La marée a emporté son sac pendant qu'il sauvait mes affaires. Il n'a pu agripper son fusil que de justesse. Mais il riait. Tout dégoulinant, il est reparti. Ajurnamat<sup>8</sup> !

Près du comptoir d'Air Inuit, j'aperçois Mary, l'œil noir. C'est que je n'ai jamais pu expliquer la cause du mal qui l'a fait venir me voir chaque mois depuis deux ans, ce mal de ventre qui la fait geindre, soir, nuit et jour. Elle se plaint de constantes diarrhées. Je n'ai décelé aucune infection, aucun parasite, aucune maladie colique. Tous les examens ont été faits, même deux fois. Elle a rencontré un gastro-entérologue, un interniste, un chirurgien. Son mal est demeuré insoluble, mystérieux, intraitable. Mary n'accepte

6. Outarde

7. Bonjour !

8. Ainsi va la vie !

pas qu'on lui dise qu'elle souffre de « côlon irritable ». Pour elle, il se passe quelque chose de grave dans son ventre. Elle a peur du cancer, le même qui a tué sa tante et sa mère. Elle m'a dit que je ne connaissais rien. Ses diarrhées sont comme son caractère : explosives ! Elle se tord dès qu'elle boit du lait. Une diète « toundra » la guérirait. Elle dit que se faire traiter de « fonctionnelle », c'est comme se faire traiter de « malade mentale ». Elle m'en veut. Elle me lance des regards sévères. J'ai raté mon coup avec elle. Un changement de « docteur » lui fera le plus grand bien. Son mari aussi sera content. Il nous supplie de la guérir. Il ne supporte plus ses odeurs de pets ! J'ai même tenté un traitement empirique avec du Flagyl®. Mary a fait une grave réaction allergique. Couverte de boutons, elle voulait m'assassiner. Salut, docteur ! Ne reviens pas !

Simionie se tient tout près d'elle. Lui, il n'est venu me consulter qu'une seule fois. C'était il y a dix ans. Il se plaignait d'un fort mal de dos qui durait depuis six mois, qui allait en s'aggravant. Les élancements nocturnes étaient devenus atroces. Il ne dormait plus. Il devait vivre debout. Un autre médecin avait diagnostiqué une hernie discale. Le médicament n'avait pas vraiment soulagé Simionie. On lui avait dit qu'il devrait apprendre à vivre avec sa douleur. Quand je l'avais examiné, il faisait de la fièvre depuis deux jours. Le mal, cette fois, était plus précis : en regard de la septième vertèbre dorsale. J'avais eu l'intuition d'une maladie de Pott. Simionie avait maigri... À Montréal, on avait confirmé le diagnostic de tuberculose osseuse. Le traitement avait été efficace. Six mois plus tard, il revenait d'une chasse à l'ours fructueuse, au fjord Najvaq. Il n'a plus jamais remis les pieds au dispensaire. Chaque fois qu'il me rencontre, il me remercie, bénit les infirmières, le système de soins, la chirurgie, les médicaments. Il faut y croire, à cette organisation, même si elle craque de toutes parts. C'est toujours comme ça dans le monde des humains : il faut que ça craque, que ça s'écroule quasiment pour que ça tienne. L'apparente perfection semble contraire à la bonne marche des affaires humaines. L'harmonie ne surgit que du chaos. Il faut constamment se méfier de ce qui va trop bien. Mais que de joie quand on prend part à la guérison de quelqu'un d'autre ! Cela compense pour les suicides, pour tous les accidents suicidaires. L'alcool rend les adolescents du Nord totalement dingues, lancés à cent kilomètres à l'heure contre les poteaux de téléphone. Et puis, il y a d'autres misères encore plus sordides, comme

celle du petit Qumaq, laissé seul dans son lit pendant trois jours, sans boire ni manger. Sa grand-mère l'avait trouvé inanimé, marbré d'ecchymoses, l'humérus droit fêlé. Les gens des services sociaux avaient dû intervenir. J'avais moi aussi dû prendre mes responsabilités. Nausée ! Les parents étaient noyés dans l'alcool. Ils n'ont jamais pardonné, ni à aucun Qallunaaq ni à la travailleuse sociale, pourtant inuite, qu'on leur retire la garde de leur enfant.

Je pars donc, l'âme en lambeaux. J'ai tellement aimé ce village, ses chasseurs, ses montagnes, ses elders, ses bernaches, ses marins, ses courants, ses pêcheurs d'omble, ses marées extraterrestres, ses cueilleuses de camarines, ses forêts de mélèzes, ses campeurs solitaires.

Dehors, devant la vitrine de l'aérogare, Charlie me fait un doigt d'honneur. Il me montre son majeur droit, rongé par une grave engelure. Charlie Emudluk, toujours dans la toundra, toujours ailleurs que dans le village, de passage de temps en temps, comme en ce moment. Il doit attendre un paquet livré par le Twin, une pièce d'équipement. Véritable migrant de l'Ungava, sans cesse en quête d'espace et de gibier, c'est le plus grand voyageur que je connaisse. Sans domicile fixe, il s'abrite dans des tentes, dans des cabanes disséminées ici et là, entre Salluit et la pointe Kiliniq. On raconte qu'il aurait eu un enfant à Quaqtqaq, un autre à Kuujuaq. Mais il vit seul. Il parcourt le pays autant à pied qu'en motoneige. Il s'est fabriqué un radeau avec des vieilles planches et des pneus usés. À l'aide d'un moteur hors-bord de dix chevaux-vapeur, il chasse le phoque pendant l'été sur la baie d'Ungava. Spécimen de pur nomade, dans sa vie comme dans sa tête, il connaît tout du Nunavik et de la côte du Labrador, par-delà les Torngat, constamment ici et là-bas, nulle part et partout à la fois. Sa principale qualité : l'ubiquité ! Il ne part donc jamais vraiment, puisqu'il est toujours parti. Espèce de hobo du Nord. Quand il est tombé en panne avec sa motoneige, sur les bords de la Koroc, puis qu'il s'est blessé alors qu'il tentait de revenir à pied, par moins quarante-deux, il a attendu, la mort ou les secours. L'aide est arrivée en premier. Mais il était prêt. Il n'avait pas peur. Il avait seulement froid, très froid. Il n'a gardé comme séquelle de sa mésaventure qu'une atrophie du bout du doigt. Pour lui, rien n'est plus important que le départ, le voyage, l'aventure. Tu reviendras, docteur ! Quand tu voudras ! C'est ce qu'il me signifie, le majeur toujours dressé pour me faire rire. Dans cinq ans, dans dix ans, nous te reconnaitrons. Salut, docteur ! Salut, Charlie Emudluk !